

24 images

24 iMAGES

La ligne de mire

In the Line of Fire de Wolfgang Petersen

Thierry Horguelin

Number 68-69, September–October 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22738ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (1993). Review of [La ligne de mire / *In the Line of Fire* de Wolfgang Petersen]. *24 images*, (68-69), 103–103.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

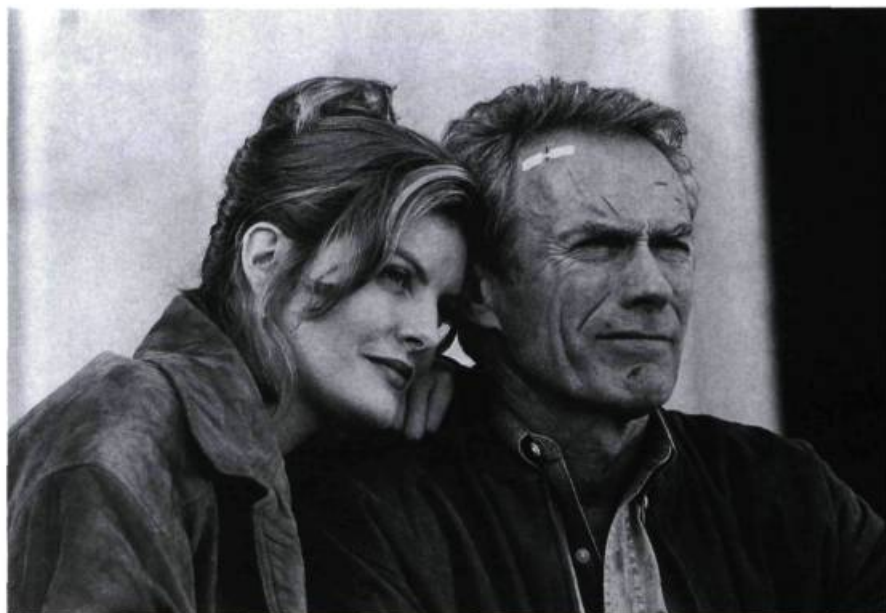
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LA LIGNE DE MIRE

par Thierry Horguelin



Rene Russo et Clint Eastwood.

Le «bodyguard» de Mick Jackson ne se consolait pas d'avoir été absent le jour de l'attentat manqué contre Ronald Reagan. Plus plausible, celui de Wolfgang Petersen se ronge encore les sangs d'être resté pétrifié de stupeur impuissante à Dallas, un certain jour de novembre 1963, au lieu d'exposer son corps aux balles qui visaient Kennedy. Frank Horrigan est, comme le William Munny d'*Unforgiven*, un homme défait, physiquement et moralement détruit par son passé. C'est l'avantage écrasant de Clint Eastwood sur le pâle Costner d'apporter ici non seulement l'étoffe de ses précédents rôles mais toute une mythologie, fut-elle un peu trop plaquée sur un film qui la récupère, auto-dérision incluse, sans l'approfondir: le goût du jazz, la solitude et l'échec conjugal, et jusqu'à la ténébreuse lumière de ses propres films — à quoi s'ajoute désormais le poids des ans, une certaine fatigue du corps dont, derrière son masque d'impassibilité bien connu, il sait de mieux en mieux jouer. Tout au plus après l'adieu funèbre à soi-même d'*Unforgiven* notera-t-on plus de dégagement souriant dans un jeu toujours aussi sobre: aux prises avec l'angoisse et la mélancolie de Horrigan, Clint la star, séparé d'Eastwood l'auteur, reste en visite (ou en vacances) dans le film d'un autre.

Du reste, l'intelligence du scénario bien construit de Jeff Maguire est d'employer le trauma collectif de l'attentat de Dallas comme un cadre psychologique qui se suffit assez à lui-même pour qu'il soit inutile de nous infliger les pédantes leçons souvent de mise sur l'innocence perdue de l'Amérique. Son ingéniosité est de donner

à une structure on ne peut plus éprouvée (jeu du chat et de la souris, course contre la montre et trajectoires parallèles puis croisées des deux personnages convergeant vers le climax final) la forme d'un suspense téléphonique, qui a pour but de retarder le plus longtemps possible le face à face de Harrigan avec Booth (John Malkovich), l'assassin diabolique et protéiforme qui se propose, en pleine campagne électorale de 1993, d'assassiner le président en exercice. Comme dans le fascinant *Tightrope* (mais avec moins de trouble ambigu), le jeu chat-souris en question renverse les rôles du chasseur et du gibier: Booth, qui sème les indices avec une désinvolture froidement calculée, n'ignore rien des vieux démons de Harrigan qu'il semble partout précéder en prévoyant la moindre de ses réactions, et qu'il tourmente suavement au téléphone en chatouillant ses hantises, avant de parachever d'un dernier appel post-mortem un parcours consciemment suicidaire. Selon une figure classique, le tueur et l'agent secret sont l'image inversée l'un de l'autre et, en définitive, Harrigan aura lutté d'abord contre lui-même.

Après le pesant *Das Boot* et l'abominable *Shattered*, le meilleur compliment qu'on puisse faire à la réalisation de Wolfgang Petersen est d'en louer l'efficacité neutre, hors mode. Sans les surestimer, on mesure, en regard des tonitruants mastodontes de Spielberg et de MacTier-

nan, combien ce savoir-faire sans âge qui fut la règle du bon cinéma de confection américain fait figure aujourd'hui d'exception singulière. C'est ainsi qu'étrange a priori, la rencontre entre le jeu minimal d'Eastwood et celui, maniéré à l'excès (mais ici parfaitement en situation), de Malkovich (notamment cette manière extraordinaire de jouer d'une voix blanche pour instiller l'«understatement» sous la proposition la plus banale) ne va jamais contre le film, pas plus qu'elle ne donne lieu à une compétition de cabots en mal d'Oscar. Les vertus solides d'*In the Line of Fire* cohabitent sans s'annuler davantage qu'elles ne fusionnent réellement. Elles ont du moins le mérite d'exister. C'est assez pour prendre un plaisir sans mélange aux péripéties de ce thriller honorablement fini et consommable, qui exhale, au-dessus du beurre chaud et du seau à pop-corn d'un cinématographique particulièrement pauvre, une rare bouffée d'air frais. ■

IN THE LINE OF FIRE

États-Unis 1993. Ré.: Wolfgang Petersen. Scé.: Jeff Maguire. Ph.: John Bailey. Mont.: Anne V. Coates. Mus.: Ennio Morricone. Int.: Clint Eastwood, John Malkovich, Rene Russo, Dylan McDermott, Gary Cole, Fred Dalton Thompson, John Mahoney. 123 minutes. Couleur. Dist.: TriStar.